NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 N° 3 1947

L'esprit catholique

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 225 - 244

https://www.nrt.be/en/articles/l-esprit-catholique-2831

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

L'ESPRIT CATHOLIQUE

Comme chacun le sait, saint Ignace de Loyola a écrit un petit livre de format très modeste, moins un livre qu'une brochure, et qui porte le titre d'*Exercices Spirituels*. Cet ouvrage n'a aucun mérite littéraire, ni dans l'original espagnol, ni dans la traduction latine. Jamais un seul extrait n'a figuré dans aucune anthologie. Le style en est sec, impersonnel, comme d'un procès-verbal. Et cependant sur chacune de ces petites phrases des milliers de gens, qui n'étaient pas tous des sots et dont quelques-uns étaient des génies, se sont penchés avec ferveur, comme on se penche, quand on a soif, sur le filet d'eau fraîche qui jaillit tout bonnement à la fente inattendue d'un rocher.

Nous n'allons pas examiner ces « Exercices » en détail. Il existe déjà une bibliothèque entière de commentateurs de mérite varié. Nous nous contenterons de les ouvrir à une seule page pour essayer d'en tirer une leçon générale, dont tous, croyants ou incroyants, peuvent faire leur profit.

Or donc, à la fin de ses fameux Exercices Spirituels, saint Ignace a formulé, en moins de vingt phrases fort simples, ce qu'il appelle les règles de l'esprit catholique ; plus exactement : quelques normes qui nous mettent comme spontanément d'accord avec la manière de penser et d'agir de l'Eglise. Il s'agit moins d'un catalogue de vérités qu'il faudrait admettre, que d'une attitude générale, d'un style de vie, d'une manière toute personnelle et intime de s'accorder, de se mettre à l'unisson avec l'Eglise elle-même. Le titre est alléchant et plein de promesses.

Il faut reconnaître cependant qu'à une première lecture ces règles de l'esprit catholique paraissent assez décevantes. On ne nous y parle ni du Corps mystique, ni de la contemplation, ni des voies de l'Esprit. Il n'y a là ni lyrisme, ni émotion, ni perspectives d'apocalypse. La plupart de ces dix-huit règles paraissent coupées sur le même patron. Nous devons louer le chant des psaumes, et les longs offices qui se font dans les églises ; louer les vœux de religion ; louer les ordres religieux ; louer les reliques ; louer les pèlerinages, louer les « chandelles allumées dans les églises » ; louer les jeûnes, les absti-

nences, le carême et les Quatre-Temps ; louer la théologie positive et louer la théologie scolastique ; louer les vigiles, louer les images, louer tous les préceptes de l'Eglise ; bref, il semble que nous n'ayons qu'à distribuer des approbations ; qu'à trouver parfait tout ce que l'Eglise autorise ou enjoint ; à être d'accord obstinément, sans réserve et sans examen. Après avoir lu rapidement ces recommandations peu inspirantes, nous sommes bien tentés de conclure qu'elles ne visent qu'à une chose : éteindre en nous tout esprit critique, pour ne plus laisser subsister que l'instinct grégaire. Est-ce que l'orthodoxie doit être aveugle?

Ne nous pressons pas trop de clore le débat. Comme toujours quand il s'agit d'une pensée profonde, d'un principe essentiel, nous avons à deviner, sous la simplicité de l'expression, la vérité, qui ne se livre pas au passant de rencontre, mais qui attend l'esprit respectueux qui pourra la comprendre et l'accueillir.

Et cette vérité essentielle, que les modestes règles ignatiennes de l'orthodoxie cachent suffisamment pour la dérober aux irrévérences des curieux et révèlent juste assez pour la laisser surprendre par les cœurs attentifs, il me semble qu'on pourrait, sans la trahir, en donner la formule. L'orthodoxie catholique, le style de vie catholique, est une manière de protéger la liberté.

Pour protéger la liberté il faut une discipline, sans doute. C'est même la seule raison d'être de toute discipline, et Aristote avait déjà dit dans sa « Politique » : « Vivre sous des lois ne doit pas être regardé comme un esclavage, mais plutôt comme une libération ». Il y a donc un aspect d'intolérance dans toute orthodoxie, puisqu'elle est un ordre. Nous en traiterons dans un prochain article. Mais l'intolérance catholique a un aspect complémentaire, absolument essentiel, sans quoi elle n'est que fanatisme et tyrannie : le respect et la défense de toutes les libertés légitimes. C'est ce que nous voudrions souligner aujourd'hui.

Pour être orthodoxe, pour penser catholiquement, pour être à l'aise dans sa foi, le chrétien doit se conformer à tout ce qui est prescrit par l'autorité gardienne et responsable du trésor commun ; mais il doit encore — et c'est capital — approuver très cordialement ce que très légitimement il ne fait pas. Il doit avoir l'esprit plus large que le système de vie, forcément étroit, qui est le sien. Il ne peut jamais imposer, comme loi souveraine, ses goûts personnels, ses convenances, ses préférences, ses opinions esthétiques, ses préjugés de race, de caste, d'éducation, à l'immense et déconcertante variété humaine, qui est le patrimoine présent ou futur de l'Eglise.

Le schème fondamental de l'orthodoxie catholique est celui d'une symphonie, absolument et souverainement réglée par le bâton du chef d'orchestre, mais dans laquelle chaque instrument garde sa spécialité et son caractère propre, et d'où seules les notes fausses et les

cacophonies sont exclues. La flûte, si elle avait conscience d'elle-même, n'aurait pas le droit de trouver le trombone ridicule. Le cornet à piston devrait louer la harpe, sans le moins du monde vouloir lui ressembler. Et le tambour lui-même, avec sa peau d'âne bien tendue et bien sonore, y garderait une noblesse et conserverait un rôle. Respecter la diversité des instruments dans l'harmonie de l'ensemble, c'est toute l'orthodoxie d'un orchestre. *In concordi caritate vestra Iesus Christus canitur,* c'est la formule de l'orthodoxie chrétienne, donnée dès le début du IIe siècle par saint Ignace d'Antioche (1).

Orchestre, symphonie ou arc-en-ciel — ce signe mystérieux d'une alliance entre Dieu et les hommes — et dans lequel toute réduction à une seule nuance serait une destruction totale. Le bleu a le droit d'être bleu ; il a le devoir d'être très content de sa couleur propre, et, à cause de cela même, il doit « louer » et protéger le vert, le jaune et le rouge.

Au lieu de découper le vrai à la mesure de notre idée, nous devons, si nous voulons être orthodoxes, dilater notre idée à la mesure infinie du vrai. Ce n'est point là un lit de Procuste : tout au contraire, c'est un prodigieux exercice d'expansion. Ce n'est point une servitude, c'est une libération, puisqu'elle fait sauter des cloisons. C'est une manière de nous mettre d'accord avec ce qui nous dépasse.

Je sais bien que l'affirmation semble paradoxale. Nous avons tellement entendu dire que l'orthodoxie se confondait avec une certaine étroitesse d'esprit, que renverser cette équation, changer le signe moins en signe plus et déclarer que l'étroitesse d'esprit est le seul chemin qui mène droit à l'hérésie, paraît un pur jeu littéraire.

Et cependant, reprenons les *Regulae ad sentiendum cum Ecclesia.* Pour avoir l'esprit catholique, pour penser comme l'Eglise, je dois « louer les processions », « louer les longs offices que l'on chante dans les temples » ; je dois les louer en pleine sincérité, moi jésuite, qui, par privilège pontifical, suis dispensé d'assister aux processions, et dont l'Institut, dûment approuvé, exclut tous les offices au chœur. Tout le monde connaît la plaisanterie de Voltaire sur les jésuites : « Ces gens qui se lèvent à quatre heures du matin pour réciter ensemble des litanies à huit heures du soir ».

Ce que d'autres font, très légitimement ; moi, très légitimement je ne le fais pas. Les uns et les autres nous sommes instruments dans une symphonie universelle, qui nous dépasse et nous submerge. Vouloir supprimer tout ce qui n'est pas conforme à mon style à moi, ce serait ruiner tout l'ensemble, comme de réduire la gamme à une seule note et tout l'arc-en-ciel à une couleur.

L'esprit catholique, protecteur-né de toutes les libertés légiti-

(1) *Epist. ad Romanos,* IV, 1. Le grec est encore plus expressif : ἐν τῇ ὁμονοίᾳ ὑμῶν καὶ συμφώνῳ ἀγάπῃ Ἰησοῦς Χριστὸς ᾄδεται.

mes ; défenseur de l'individu contre les étouffantes tyrannies de ce que nous appelons le bon sens, et qui n'est que la sagesse des médiocres, faut-il voir dans cette proposition un simple thème à variations paradoxales ou bien plutôt une vérité fondamentale, aussi essentielle que méconnue? Y a-t-il place dans l'orthodoxie la plus stricte — et précisément parce qu'elle est l'orthodoxie —, non pas à des « concessions », à des dérogations, mais à la variété comme telle? Ou bien faut-il faire comme Fontanes, grand'maître de l'université sous Napoléon et dont l'idéal s'exprimait par ces mots incroyables : « Nous devons arriver à pouvoir dire, qu'au même moment tous les étudiants de l'Empire traduisent le même passage du même auteur latin »?

Voyons la chose de plus près. Nous n'avons rien à inventer. Il n'est pas même nécessaire de bâtir des théories abstraites sur les droits de l'individu, sur le « *right to differ* », sur les limites de l'autorité. La meilleure interprète de la pensée de l'Eglise, c'est la vie de l'Eglise, et dix-neuf siècles d'histoire sont ouverts sous nos yeux, comme un immense parchemin. Nous pouvons y choisir quelques exemples bien authentiques.

Une remarque s'impose avant d'aborder cet examen. Pourquoi, nous dira-t-on, prendre dans l'histoire des exemples de largeur d'esprit, alors qu'à chacun d'eux nous pouvons opposer des intolérances, tout aussi ecclésiastiques, et fort désagréables? S'il est vrai que l'Eglise n'a pas abattu dans l'Angleterre du Sud les ifs verdoyants, vénérés par les Bretons païens ; si elle les a adoptés comme des symboles d'immortalité dans ses cimetières (2) ; il est tout aussi vrai que Grégoire II a enjoint à saint Boniface d'interdire aux Allemands la viande de cheval. On pourrait pousser partout le parallèle. Logiquement toutefois il ne prouve rien. Il ne s'agit pas de savoir si certaines prohibitions ou certaines répressions ont été ou non excessives, mais de constater que l'orthodoxie catholique, parce qu'elle respecte toute l'œuvre de Dieu, est infiniment plus large que n'importe quel système de sagesse humaine. Dire que cette largeur d'esprit n'a pas toujours été pratiquée, c'est montrer qu'un médecin se trompe quelquefois. Il n'y a rien à en conclure sur le caractère de l'activité médicale.

Regardons donc l'histoire de l'Eglise. Nous sommes au V^e^ siècle et voici que s'avance vers nous une cohorte de personnages assez bizarres. — Que voulez-vous? — Nous voulons servir Dieu à notre manière. — Bien, et quelle est votre manière? — En deux mots voici : nous allons construire une colonne. — Une colonne? une seule? — Bien sûr, une seule, avec une petite plate-forme par-dessus. Nous la ferons assez haute pour être hors d'atteinte et bien isolés ; mais

(2) Cfr V. Cornish, *The Churchyard Yews and Immortality*, Londres, 1946.

pas trop haute cependant, car il faut qu'on puisse nous entendre. — Vous entendre? — Mais oui, car nous grimperons au sommet de nos colonnes. — Et puis? — Et puis nous y resterons, au soleil brûlant, à la pluie, au gel et à la tempête : un petit panier, au bout d'une corde, nous permettra de remonter les maigres aliments que la charité du public voudra bien nous passer. Et nous, chacun sur sa colonne, les bras étendus vers le ciel, nous prierons pour tous les pécheurs et pour tous les malheureux. Voilà ; n'est-ce pas un magnifique programme d'austérité, une belle prouesse d'ascétisme?

En toute bonne foi, que nous crient aussitôt notre vieille sagesse bourgeoise et notre bon sens effarouché. Ils nous disent : ces gens sont fous! Est-ce qu'ils ne peuvent pas faire « comme tout le monde », habiter une maison, cultiver un champ, ouvrir une boutique, travailler dans un atelier? Est-ce que l'homme est fait pour percher sur une colonne? L'idée est plus que saugrenue, elle est absurde ; elle sera donc contagieuse comme toutes les sottises. Il faut interdire ces excentricités et au besoin appeler la police.

Oui, oui, très bien! c'est là une opinion très raisonnable, mais nous savons, nous, ce que l'Eglise a fait de tous ces gens que nous appelons des fous. Elle n'a eu pour eux aucune parole amère ou méprisante. Ils étaient drôles sans doute, mais il n'y avait pas de péché dans leur drôlerie. L'Eglise les a tous bénis d'un grand geste protecteur. Ce furent les stylites. Syméon, en Syrie, au dire de Théodoret (3), finit par avoir une colonne de trente-six coudées. Saint Daniel en avait une près de Constantinople ; saint Syméon le Jeune près d'Antioche ; d'autres en Grèce, en Mésopotamie, et jusqu'au XVI[e] siècle on en trouve encore chez les Ruthènes. La foule accourait de partout pour contempler ces prodigieux pénitents. Du haut de leurs colonnes ils prêchaient ; ils arbitraient les querelles ; ils réconciliaient les ennemis. Syméon aurait converti des Arabes. On assure même qu'ils opéraient des miracles, mais ce n'est pas cette thaumaturgie qui pour l'instant nous intéresse. Ces « fous » que notre bon sens aurait enfermés dans des asiles ou livrés à la police, l'Eglise les a traités avec une étonnante largeur d'esprit. « Très bien, leur a-t-elle dit, demeurez et priez sur vos colonnes ; mais ne forcez personne à vous imiter. Ce que vous faites, d'autres très légitimement ne le font pas. Il y a une infinité de manières de servir Dieu et les hommes ». Et pendant que les stylites restaient sur leur perchoir, les évêques, mitre en tête, étaient assis sur leur trône, et la foule des fidèles s'agenouillait sur le sol.

Avant les stylites et après eux, pendant des siècles, d'autres groupes ont apparu, assez étranges eux aussi. « Nous voulons servir Dieu et organiser notre vie à notre manière. — Bien, et quelle est votre

(3) Migne, P.G., LXXXII, col. 1419-1435, où est racontée l'histoire des stylites de Syrie.

manière? — Nous venons prendre congé de vous tous et nous partons. — Vous partez? où partez-vous? — Dans le désert, dans la solitude, au fond de la Nitrie, dans les endroits les plus isolés, les plus arides, les plus inaccessibles, ou bien dans l'épaisseur de la forêt. — Et pour quoi faire? — Pour y rester jusqu'à ce que la mort vienne nous prendre. Nous nous habillerons de fibres de palmier tressées ; nous découvrirons bien une source quelque part, quelques dattiers pour notre nourriture. Nous nous installerons dans quelque abri sous roche ou dans une cabane, et on ne nous verra plus ».

Encore une fois, que nous murmure immédiatement notre bon sens? Il dit — il répète plutôt, car le bon sens aime les refrains, — ces gens sont fous! Est-ce qu'ils ne peuvent pas faire comme tout le monde! Est-il nécessaire d'aller attendre la mort dans les déserts, alors qu'elle n'oublie jamais personne dans les villes? Est-ce qu'on ne peut pas vivre très honorablement à notre manière? Vite, que l'on interdise cet exode, qui va peut-être provoquer une crise de main-d'œuvre, et qu'on ramène tous ces gens à la raison.

Je reconnais que c'est là une manière assez plausible d'envisager les choses ; mais l'histoire nous montre que l'Eglise maternelle a été infiniment plus large que notre sagesse impérieuse. Elle n'a ni maudit, ni condamné, ni méprisé ces solitaires. Elle les a couverts du manteau de sa protection, elle a garanti leur liberté. Elle leur a dit : « Fort bien! partez au désert, priez, jeûnez, et ne vous disputez pas trop (car ces solitaires gardaient le goût de la querelle) ; mais ne forcez pas tout le monde à vous imiter. Ne vous croyez pas meilleurs que le peuple des citadins et des campagnards. Ce que très légitimement vous faites, d'autres très légitimement ne le font pas ». Nous, nous les aurions tous enfermés comme des aliénés dans nos asiles ou nos prisons, et malgré nos psychiatres, ces prodigieux nomades seraient sans doute devenus cette fois des fous bien authentiques. L'Eglise en a fait des saints : saint Antoine, et saint Paul, ermite, saint Hilarion, saint Macaire, saint Nil, saint Benoît lui-même dans sa grotte de Subiaco... et tant d'autres. On ose à peine parler aujourd'hui de ces autres solitaires, les βοσκοί, les moines errants et paissants, qui se refusaient toute demeure et ne mangeaient que de l'herbe, fuyant la vue de tout être humain, et, à la manière des *Svetambara* jaïnistes, n'ayant comme vêtement que la lumière. Saint Ephrem, docteur de l'Eglise, en parle cependant avec enthousiasme.

Ne disons pas que l'esprit catholique est étroit, puisque sa condescendance pour tous ces ascètes bizarres nous paraît avoir été excessive. N'y avait-il pas, dans cette attitude de l'Eglise, un respect souverain pour les initiatives de l'Esprit? Et nous, que le rythme forcené de la vie moderne tue de fatigue et qui ne savons plus comment fuir le bruit, les téléphones, les visites, le courrier, le vacarme incessant qui nous rompt la tête et met nos nerfs en pièces ; dans les

litanies, nous les citadins, pleins encore de nostalgies secrètes, nous répétons l'invocation séculaire : *Omnes sancti monachi et eremitae, orate pro nobis.* « Vous les solitaires, les anachorètes et les moines, vous qui avez su trouver Dieu et la paix dans le vide silencieux du désert, prenez-nous en pitié ». Il est difficile d'affirmer que l'esprit catholique est étroit, puisque sa condescendance envers ces ermites bizarres nous paraît si exagérée.

Nous n'avons pas fini de nous étonner. Nous voici en plein moyen âge. L'étendard vert du Prophète, avec la demi-lune par-dessus, est devenu le cauchemar de la chrétienté. L'Islam menace partout les frontières de l'Europe catholique. Il a depuis longtemps occupé toute l'Afrique du Nord. Il fait la guerre aux chrétiens en Espagne. Constantinople est bien près d'être encerclée. Les Turcs Seldjoucides ont commencé leur *Drang nach Westen.* Soliman s'est emparé de Nicée en 1081. La ville du premier concile oecuménique est devenue la capitale du royaume musulman de Roum. Ce nom seul est toute une menace et un programme. Les expéditions étonnantes — et même un peu folles parfois — que nous appelons les croisades s'organisent vaille que vaille. Et avec elles nous voyons naître des formes bien étranges de vie religieuse. Le religieux — lorsque le « bon sens » voltairien ne le condamne pas en principe — ne peut, semble-t-il, n'être qu'un personnage dévot, en soutane ou en robe ou en coule, avec ou sans capuchon, les mains dans de larges manches, récitant des prières, chantant l'office, disant la messe, prêchant assez mal et confessant à voix basse. Ceux-ci ont un tout autre aspect. Ils ont fait des vœux sans doute ; mais au lieu d'un bréviaire ils ont en main une épée ou une lance. Au lieu d'un scapulaire ils ont sur la poitrine une cotte de mailles ; ils coiffent un casque militaire et vont à cheval, bien éperonnés, comme des guerriers. Ce sont, en effet, des religieux guerriers, et ce n'est pas seulement au diable qu'ils s'en prennent, c'est aux Sarrasins et en général à tous les ennemis de la chrétienté. Avant le XII[e] siècle l'Église n'avait pas connu pareille formule. Et chose encore plus étonnante, c'est saint Bernard, le *doctor mellifluus,* qui organise les Templiers et leur compose une règle, modelée sur celle de ses Cisterciens (4). Chevaliers, frères servants, prêtres, tous religieux et soumis à l'autorité du Grand Maître, Hugues de Payens.

(4) Bernard reconnaît lui-même que la chose est toute nouvelle. « Novum militiae genus et saeculis inexpertum », et on ne trouve rien de particulièrement mielleux dans ses phrases. « Christi milites securi praeliantur praelia Domini sui, nequaquam metuentes, aut de hostium caede peccatum, aut de sua nece periculum : quandoquidem mors pro Christo vel ferenda vel inferenda, et nihil habeat criminis et plurimum gloriae mereatur... Miles inquam Christi securus interimit, interit securior ; sibi praestat cum interit, Christo cum interimit... Christi vindex et christianorum defensor... Mors ergo quam irrogat Christi lucrum est, quam excipit suum. In morte pagani... Christus glorificatur ; in morte christiani... miles remunerandus educitur » (Migne, P.L., CLXXXII, col. 921-940. *Liber de laude novae militiae ad milites templi*).

L'Ordre de S. Jean de l'Hôpital suit le mouvement. La péninsule ibérique est prise par la même contagion : Ordre des chevaliers de Calatrava, d'Alcantara, d'Aviz ou de Compostelle. Avec la règle des Templiers se fonde en 1198 l'Ordre militaire des Chevaliers Teutoniques de l'hôpital de Sainte-Marie de Jérusalem. C'est toute une floraison pendant ces deux derniers tiers du XII[e] siècle. Les chevaliers font vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance pour pouvoir lutter plus librement. Le Maître du Temple en ajoute même un quatrième, inspiré par saint Bernard (5), celui de ne jamais refuser le combat tant que seul il n'aurait en face de lui que trois infidèles (6). Un contre trois, pour l'honneur du nom chrétien, il s'engageait, par serment devant Dieu, à ne pas rompre de plus d'une longueur de lance, *et à vaincre ou mourir sur place.*

Notre bon sens ici encore trouve à protester. Tout cela est bon pour des militaires, mais pourquoi confondre les genres? Pourquoi des religieux se mêlent-ils d'exercer par profession le métier des armes? N'identifions pas caserne et couvent. Les religieux n'ont qu'à prier et prêcher et, s'ils veulent combattre, qu'ils déclarent la guerre au diable. Et cependant l'Eglise maternelle n'a pas rejeté ces courageux. Ils étaient de leur temps. L'Europe respirait la tragique atmosphère des croisades. L'Eglise a béni les épées et les étendards ; et elle a reçu tous ces vœux de religion. Elle a approuvé cette extension formidable de l'ascétisme jusqu'aux champs de bataille. Elle n'a pas cru que les violences suprêmes des guerres justes ne puissent pas être des façons, splendides et étranges, de servir Dieu et d'exercer la charité. Même dans ces dramatiques horreurs elle a fait passer quelque chose du sanctuaire.

Nous aurions envoyé tous ces gens-là avec les soudards, dans les corps de garde. Elle en a fait des chevaliers, mais elle n'a jamais contraint personne à les imiter (7) ; car on peut servir la chrétienté autrement encore qu'en poursuivant les Sarrasins l'épée haute.

Autrement? Bien sûr! Ils arrivent ceux-ci, très humbles, comme des mendiants. Car ce sont des mendiants. Ils sollicitent l'aumône, la pièce d'or ou d'argent, si rare dans cette Europe médiévale, qui n'a pas encore découvert les voies d'accès du Nouveau Monde et qui ignore l'argent de Potosi, l'or du Pérou et celui de Minas Geraes. « Que voulez-vous faire de ce métal précieux que nous déposons

(5) Cfr Manrique, *Annales Cistercienses,* I, 187, d'après un vieux manuscrit d'Alcobaça.

(6) « A tribus inimicorum (si fuerint infideles) licet solus sim non fugiam... sic Deus me adiuvet et ista sancta Evangelia ». Il faisait aussi le serment de n'être jamais sans armes ou sans cheval : « absque armis et equo non ero » (Manrique, *loc. cit.*). Il ne semble pas que ce vœu ait été de règle pour tous les chevaliers.

(7) La fin tragique des Templiers et le supplice de leur dernier Grand Maître Jacques de Molay (1314) n'ont rien à voir avec l'institution même des Ordres militaires.

dans vos mains de prêcheurs attristés? — Cet or? nous allons le porter aux musulmans. — Quoi? la richesse de la chrétienté va, par votre ministère, passer à ses pires ennemis! — La richesse suprême de la chrétienté c'est la liberté des chrétiens ; et dans les prisons d'Alger, sur les galères musulmanes, parmi les esclaves du Maroc, même en Espagne, il y a des milliers de baptisés captifs : hommes et femmes. Nous voulons les racheter à prix d'or ». Ce furent les Ordres de la Merci, de la Rédemption des captifs, et dont les membres s'engageaient par vœu, non pas à combattre un contre trois, mais à prendre eux-mêmes la place de l'esclave chrétien, si cet échange sublime était nécessaire pour sa délivrance (8).

L'Église avait béni les Ordres militaires et leurs croisades sanglantes. Elle a béni également, du même geste très ample, les Ordres de la Merci et leur croisade de pure charité. Ceux-là ne voulaient que se battre ; ceux-ci ne voulaient faire à personne aucune blessure. Nous devons « louer » les uns et les autres, si nous voulons penser comme l'Église ; car il y a beaucoup de demeures dans la maison du Père et la largeur de l'Esprit de Dieu est infinie.

Voici les chartreux, fondés par saint Bruno, qui ne songeait pas d'ailleurs, quand il s'installa dans son ermitage montagneux du Dauphiné, à fonder quoi que ce fût, et qui dut, bon gré mal gré, concéder quelque chose au succès de sa tentative. Les chartreux se taisent ; ce sont des solitaires qui, en dépit du paradoxe, vivent ensemble, mais qui, grâce au silence, restent séparés même de leurs frères en religion. Et de nouveau notre bon sens proteste : à quoi bon apprendre la philosophie et la théologie pour enfouir le tout dans le mutisme? Pourquoi ces chartreux demeurent-ils claquemurés dans leurs petites cellules et se contentent-ils de cultiver un jardinet, de fendre ou de scier du bois, de tourner dans ce même bois des calices qui ne pourront jamais servir à rien et de chanter en pleine nuit un office interminable auquel personne ne peut assister? Dans nos paroisses urbaines, dans nos faubourgs industriels, dans nos terres de mission on manque de prédicateurs, on ne trouve pas de personnel disponible. Et tous ces chartreux se taisent! Il doit y avoir de la paresse dans ce silence perpétuel. Qu'on les lance tous dans l'apostolat. Le terrible abbé de Rancé les trouvait déjà inutiles. Il faut les secouer et les mobiliser. Nous ne pouvons plus nous payer le luxe de posséder des religieux ermites et silencieux.

Ainsi parle, avec son intolérance myope, le préjugé étroit de l'homme de bon sens. Et, en 1903, les habitants de la Grande Chartreuse, expulsés au nom d'une grande loi libérale, en ont su quelque chose ;

(8) Leur vrai nom est : « Ordo SS. Trinitatis de Redemptione captivorum », ou « de Mercede red. capt. ». La fondation, avec saint Jean de Matha († 1213) et saint Félix de Valois († 1212), est donc presque contemporaine de celle des Ordres militaires. L'approbation pontificale est de 1217.

tout comme les dix-huit chartreux anglais exécutés par Henri VIII ; tout comme les monastères détruits par les Huguenots, Luthériens, ou gueux de Hollande au XVI[e] siècle.

L'Eglise catholique a cependant pensé différemment. Elle protège toutes les valeurs humaines. Elle respecte le mystère inouï d'une vie silencieuse. Elle a approuvé la règle étrange des chartreux. Après tout, si ces gens veulent se taire, c'est bien leur droit. Si le silence est bon, ce n'est pas parce que la parole est mauvaise ; pas plus que boire de l'eau ne s'oppose à manger du pain ; pas plus que le fait d'aller à pied n'est une condamnation de ceux qui voyagent à cheval.

Et en effet, à côté des chartreux qui se taisent, viennent se placer les Frères Prêcheurs de saint Dominique. Ni saint Vincent Ferrier, ni Savonarole, ni Louis de Grenade, ni Las Casas, ni Lacordaire, ni Monsabré, ni le P. Janvier ne sont des silencieux. Tous dominicains ! L'Eglise a béni les chartreux ; elle a béni cet ordre de prêcheurs, comme la mère bénit, dans les berceaux, tous ses enfants, garçons ou filles.

Il nous faut encore continuer quelques instants notre promenade rapide à travers l'histoire. Le préjugé qui ne voit dans l'Eglise qu'une discipline dure, sèche et rèche comme la loi romaine, sans visage et sans entrailles ; ce préjugé qui assimile l'orthodoxie à l'étroitesse, est tellement enraciné qu'il faut s'y reprendre à plusieurs fois pour l'arracher, comme on fait craquer, sous les secousses multipliées en tout sens, les souches opiniâtres laissées dans le sol par les bûcherons après les abatis.

Il n'y a peut-être rien de plus frais, de plus inspirant, de plus rénovateur et de plus suave dans la chronique tourmentée du genre humain que l'apparition de François d'Assise. La légende du Poverello ; la musique enchantée des *Fioretti* ; le sermon aux oiseaux et aux poissons ; le cantique au soleil ; le loup de Gubbio, et Frère Egide, et Frère Léon, *pecorella di Dio*, et l'Alverne, et Fonte Colombo, et François lui-même, chantant au labour, chantant le long des routes claires de l'Ombrie, s'appelant le jongleur de Dieu, renouvelant sans s'en douter tout l'art de la peinture dans le sillage lumineux de sa vie simplement bonne ; tout cela est entré aujourd'hui non seulement dans l'héritage religieux de l'humanité mais jusque dans son patrimoine esthétique, Cosme de Médicis, le gros banquier de Florence, et Laurent de Médicis pourront bien, avec toute leur opulence de parvenus, payer des artistes, mais ils sont incapables de les inspirer. Giotto († 1337), dans ses fresques d'Assise ou de la chapelle Bardi à Santa Croce de Florence, inaugure la peinture nouvelle, et elle est pleinement franciscaine. Il y a de l'enchantement dans ses fresques, où l'homme et Dieu, le paysage et la prière, la terre et le ciel, les animaux et les anges sont tous associés dans la même joie très pure. Et si nous franchissons tout le continent eurasien et si nous survolons sept siècles bien complets, nous découvrirons à Tokio

un professeur d'histoire des religions, M. Masahuro Anesaki, dédiant ses livres, d'ailleurs fort savants, « à l'âme pieuse de saint François d'Assise » et nous rencontrerons une « Société bouddhiste franciscaine ». Jusque dans cet Extrême-Orient si lointain, saint François éveillait l'écho profond des âmes et rendait les hommes plus conscients des trésors qu'ils portent en eux ; tout comme il convertissait doucement son biographe protestant, Johannes Joergensen.

Eh bien ! qu'aurait fait notre bon sens bourgeois de ce François d'Assise ? Il n'y a aucun doute possible. Nous l'aurions appelé un fou ; nous l'aurions traité comme tel. Son dossier ou sa fiche aurait été bien vite dressés. En parlant de lui, nous aurions haussé les épaules et nous nous serions touché le front. Nous n'aurions pas été plus clairvoyants, ni plus généreux que son propre père, cet honnête marchand de drap, ce brave Bernardone, qui avait certainement beaucoup plus que son fils le sens des affaires, la préoccupation des budgets équilibrés, et le goût des bénéfices légitimes. Contre notre réquisitoire parfaitement raisonnable, François n'aurait rien pu élever. La cause eût été entendue en quelques minutes. Comment donc ! En avril 1207 ne s'était-il pas mis tout nu, dans la boutique de son père, devant tout le monde pour bien montrer qu'il ne lui devait plus le moindre morceau d'étoffe ? Atteinte aux bonnes mœurs ! il y a un article du code pénal à ce sujet. Et plus tard, par une sorte d'étrange récidive, n'avait-il pas enjoint à Rufino, fils d'une des grandes familles d'Assise, de s'en aller, tout nu encore, de la Portioncule à la Cathédrale et d'y prêcher sans autre accoutrement (9) ? N'avait-il pas coupé la chevelure de sainte Claire pour la consacrer à Dieu, sans même consulter « la famille » ! Et quand le feu prenait à ses vêtements, n'avait-il pas protesté contre ceux qui accouraient pour l'éteindre en disant que « son frère le feu voulait le manger et qu'il fallait le laisser faire (10) » ? Nous aurions tout de suite parlé de « paranoïa » ou de manie de suicide, et nous aurions fait venir de bons psychiatres. Et quand François vint démolir la maison de pierre que les citoyens d'Assise lui avaient construite ; quand il se met à enlever le toit et que le podestat doit lui interdire d'endommager la propriété de la commune ! Et quand il déposait sur un tas de fumier les pièces d'or qu'une main charitable avait glissées comme aumône dans son capuchon ! Et qu'auraient pensé nos professeurs d'économie ou même nos professeurs de logique de ces assertions saugrenues : la vraie richesse consiste à ne rien posséder ? « Mais, mon ami, lui auraient-ils fait remarquer avec condescendance, vous confondez tout : ne rien posséder c'est être pauvre et non pas riche ». Et François, avec un sourire d'illuminé, leur répondrait : « Bien sûr, ne rien posséder c'est être pauvre, mais c'est tout juste la pau-

(9) Cfr Fioretti, ch. XXX, où on nous dit que Rufino s'exécuta.
(10) *Spec. Perf.*, ch. 116-117.

vreté qui est la vraie richesse ! » Nous l'aurions accusé de nier le principe de contradiction. Comment donc ! pour tout avoir il suffit de ne rien posséder ! Mais alors il n'y a plus de définitions, plus de syllogismes, plus rien de rien. Rien d'étonnant que ce pauvre François s'imagine que l'oreiller qu'on lui a donné est plein de diables. C'est sa tête et non son oreiller qui est troublé. Ah ! oui, nous l'aurions lestement mis hors d'état de nuire. Est-ce qu'il ne pouvait pas « vivre comme tout le monde » et cesser de troubler « l'ordre établi » ?

Mais l'Église n'a pas ces pensées étroites et impérieuses. Lorsque François abandonna tous ses vêtements dans la boutique de son père, ce fut l'évêque d'Assise qui le couvrit de son manteau ; et ce geste symbolique résume toute une sagesse. De celui que notre brutalité aurait appelé un fou, l'Église a fait un saint d'influence universelle. Elle l'a protégé contre le mépris des aveugles et contre ses propres excès ; car son esprit est accueillant. Mais elle n'a imposé à personne d'imiter le jongleur de Dieu. Malgré les *Fraticelli* elle n'a pas condamné la propriété ni même la richesse. Bernardone, le commerçant, n'a pas été excommunié ; pas plus que les gros financiers lombards. Elle a même choisi dans la famille des Médicis deux papes fort dépensiers et pas très édifiants ; elle n'a pas jeté l'interdit sur la banque des Fugger ; elle leur a emprunté, pour sortir de ses embarras de trésorerie, de fortes sommes. Tout le monde n'est pas forcé d'être franciscain ni de se passer une corde à la ceinture.

Ne prenons pas congé trop hâtivement de saint François. Il a encore quelque chose à nous apprendre lorsqu'il remet en état la petite chapelle de San Damiano. C'est un humble sanctuaire avec un autel, un crucifix, deux cierges et un vieux tableau de Vierge byzantine. François répare les murs qui tombent en ruines et le toit prêt de s'effondrer. C'est son église de prédilection, avec cette autre miniature de sanctuaire : la Portiuncula. « C'est beaucoup trop nu », murmurons-nous, pleins d'une sagesse, que nous croyons profonde et d'idées « raisonnables », que nous répandons tout de travers. Ce n'est pas une église, cela ; c'est une grange. Il faut y ajouter des ornements : des statues, des peintures, des chromos aux murailles, des fleurs artificielles, et des troncs pour les aumônes ou pour le pain de saint Antoine. Et aussi quelques bancs pour les fidèles. Ils viendront plus nombreux, s'ils trouvent de quoi s'asseoir confortablement ou de quoi s'agenouiller sur de petits coussins rembourrés. L'ensemble sera plus décent ; le coup d'œil plus agréable ; et la dévotion y gagnera.

L'Église a cependant béni ces sanctuaires dépouillés, comme elle adopte les chapelles-chaumières des pays de mission. J'ai dit moi-même, un dimanche, la messe à Ceylan, près de Rakwana, devant une cinquantaine de tamouls, sous un toit de feuillage, dans une

église qui, n'ayant aucune espèce de murs, était donc sans porte et sans fenêtres. Pourquoi pas? Dans sa pauvreté totale, elle rappelait un des aspects de la rédemption, et l'avènement du Sauveur dans l'étable de Bethléem.

Bien ; mais alors toutes les églises doivent se conformer à ce modèle? Nullement. En voici d'autres bien différentes. Je ne parle pas de Chartres et de ses onze mille statues ; ni de Saint-Marc de Venise, qui n'inspirait que du dédain au Président des Brosses ; ni des dizaines et des dizaines de coupoles de majolique, coiffant à Cholula et à Puebla, les pyramides décapitées des anciens *téocalli* mexicains. Nous sommes à Rome, au XVI[e] siècle, et le Cardinal Farnèse, qui s'est pris d'affection pour les jésuites, va leur construire le Gesù. Ici c'est la profusion : des marbres partout, des colonnes torses, du lapis-lazuli, des autels qui grimpent jusqu'à la voûte, des statues colossales avec de grands gestes de conquistador. Tout est orné, doré, fignolé. Pour peindre le plafond et l'intérieur de la coupole, Baciccio travaille sur ses échafaudages pendant des années ; comme le Frère Pozzi, S. I., le fera à San Ignazio, que voudra construire le cardinal Ludovisi. On aperçoit là-haut, dans les nuages, des cascades d'anges joufflus, ventrus, charnus, jetant des fleurs, soufflant dans des trompettes, escortant des bienheureux qui montent dans des poses extatiques, vers la Sainte Trinité ou vers Notre-Dame, trônant au-dessus de vastes cumulus.

Encore une fois, notre bon goût et notre sens de la mesure protestent. Il y a un instant, il y en avait trop peu ; maintenant il y en a trop. Nous, nous sommes, comme les bourgeois de Louis-Philippe, pour le juste-milieu : ce fameux juste-milieu, qui trop souvent se fait le protecteur de toutes les médiocrités, de toutes les banalités, et de toutes les insignifiances. Le Saint-Esprit n'a pas l'air de suivre toujours le thalweg du juste-milieu. Notre-Seigneur a dit de lui qu'il est comme le vent, dont personne n'a tracé d'avance l'itinéraire : *nescis unde veniat et quo vadat* ; et l'Eglise qui a béni San Damiano et la Portioncule primitive, parce qu'elles rappelaient la pauvreté de Bethléem, consacrera le formidable Gesù, qui chante dans la pierre la gloire tumultueuse de la Résurrection pascale.

On nous répète parfois qu'il n'y a qu'un seul style catholique : le gothique, parce qu'il est sobre, recueilli, austère, élancé, étranger à tout le sensualisme de la Renaissance. Nous avons eu en Belgique une école d'architecture religieuse qui a essayé de présenter cette affirmation comme une sorte de dogme. C'est fort bien. Je ne veux pas discuter ici les mérites du style gothique et il faudrait être bien obtus pour ne pas admirer Reims ou Amiens, Cantorbéry ou Cologne, Saint-Bavon ou Notre-Dame d'Anvers ; mais comme théologien on a le droit de dire qu'il y a une infinité de styles architecturaux, tous très catholiques. La basilique de Saint-François à Quito ;

l'ancienne église du noviciat des jésuites à Tepozotlan ; la cathédrale de Lima ; Sainte-Sophie de Constantinople ; Saint-Apollinaire de Ravenne ; Saint-Zénon de Vérone ; le monastère des Jeronymos à Lisbonne ; Saint-Pierre ou Saint-Laurent-hors-les-murs à Rome ; toutes nos basiliques orientales ou méridionales, ce n'est pas catholique? Et quand on nous répète que les autels de la Renaissance sont païens, je reste ahuri. Les autels païens étaient minuscules ; tables d'offrandes ou tables de bouchers : rien de plus. Mais ici, au XVI^e^ siècle, à l'époque où le protestantisme nie la présence réelle du Sauveur dans le tabernacle, comme il niera l'efficacité de l'absolution sacramentelle ; au moment où, presque miraculeusement, vers l'Est et l'Ouest s'ouvre la route des Indes et où la chrétienté découvre de nouveaux mondes, ces autels et ces confessionnaux, avec leur opulence, sont aussi émouvants que des actes de foi. Les calvinistes exigeaient qu'on célébrât la Cène sur une table toute nue et que l'on communiât en buvant du vin dans une écuelle de bois, pour que la vulgarité même du décor empêchât de croire que Dieu était présent dans son mystère. Les catholiques vont montrer de quelle majesté mérite d'être entourée l'Eucharistie. La première masse d'or venue des Indes en Portugal deviendra un ostensoir ; comme le premier or d'Amérique servira, en Espagne, à un calice. L'autel tout entier sera un poème synthétique. Toute l'histoire du monde visible et invisible y sera racontée. Voici Abraham et Moïse ; et les Prophètes ; voici saint Pierre, saint Paul et les apôtres ; voici les anges portant des candélabres, et les patrons du pays, les vieux saints populaires, comme une garde d'honneur autour du tabernacle, qui est devenu un centre universel, un foyer et un trône. Ce ne serait pas catholique, toute cette splendeur, parce qu'elle monte jusqu'au plafond?

Et pendant nos guerres de religion, lorsque les réformés ont arraché les confessionnaux de nos églises et en ont fait d'immenses bûchers sur les places publiques, pêle-mêle, avec les reliques et les statues et les vêtements de prière, les catholiques ont eu leur belle revanche. Ils croient, eux, au pardon du Seigneur et à la paix divine que donne l'absolution sacramentelle, et leurs artistes se sont mis à sculpter, dans le bois de chêne, des confessionnaux beaux comme des légendes. Allez donc les voir, par exemple à Saint-Charles, l'ancienne église des jésuites à Anvers, avec les anges de la miséricorde invitant tous les pécheurs, et le bon larron, et saint Paul, et Marie-Madeleine, et Marie l'Egyptienne, la courtisane sanctifiée, et l'enfant prodigue, et saint Augustin. Ils sont tous là pour donner confiance ; pour qu'aucune conscience alourdie ne refuse d'espérer et pour que le regard du Rédempteur parvienne, silencieusement, avec son geste d'accueil, à toutes les brebis perdues. « C'est trop théâtral » disent les puristes ; « est-ce qu'on ne pourrait pas se contenter d'une chaise? Ces confessionnaux gâtent la ligne... ». Bien, envoyez-les au musée, et faites comme dans ces chapelles anglicanes, où on entend

tout de même des confessions, mais timidement, sans oser trop le dire, et où on installe, dans un coin, une petite chaise, comme chez un barbier de village. Mais ce n'est pas l'Église qui a condamné ces confessionnaux. Elle sauvegarde toutes les libertés légitimes ; toutes les initiatives non coupables, même quand elles nous déconcertent.

Je me souviens, il y a une quinzaine d'années, à Ceylan, avoir palpé, pour ainsi dire, cette vérité. Ceylan a été évangélisé au XVI^e^ siècle par les Portugais. La plupart des catholiques de l'île sont les descendants de ces premiers convertis et ils portent encore les noms glorieux de leurs parrains de baptême : Pereira, Souza, Albuquerque, Magalhaens, Vasconcellos, Sequeira, Azevedo, etc. J'avais été invité dans une de ces familles, assez riche d'ailleurs, près de Colombo. Le maître de la maison m'introduisit d'abord dans la petite chapelle qui était l'oratoire domestique de la famille : un autel, avec un grand crucifix de bois peint, et sur des étagères une foule de statues, peintes elles aussi, et qui formaient un étrange pêle-mêle. J'y comptai une bonne demi-douzaine de saints Sébastiens, tous avec leurs flèches dans le corps. En sortant, je dis à mon hôte, avec, je le crains, un sourire maladroit : « Vous avez là tout un peloton de petits Sébastiens ! » — « Oh ! Père, me dit-il, ne vous moquez pas ! » — « Le ciel m'en garde, répondis-je, je ne me moque pas du tout ; je suis intrigué et ignorant ; je désire m'informer. Quel est le sens de toutes ces petites statues percées de flèches ? » — « Rentrons dans la chapelle, me dit-il, je vais vous expliquer ». Et prenant le premier Sébastien, une statue déjà un peu rongée par les insectes tropicaux, et dont la facture assez gauche trahissait l'antiquité, il me dit : « Cette statuette a passé à travers 150 ans de persécution hollandaise. C'est autour d'elle que les miens ont prié en cachette, risquant leur vie pour rester fidèles à leur baptême. C'est elle qui les a protégés jusqu'au moment où, la liberté religieuse rendue, nous avons pu la replacer au grand jour sur notre autel. Et celui-ci — c'était un second Sébastien — celui-ci m'est arrivé par la poste, dans une boîte. En ouvrant la boîte, je l'ai reconnu et j'ai compris que ma sœur était morte, bien loin là-bas, au Nord de Bombay, à Karachi. Elle avait demandé que l'on m'expédiât tout de suite après sa mort *ce petit Sébastien qui avait reçu son dernier soupir*. Ce *n'est qu'au* courrier suivant qu'une lettre m'a donné tous les détails. Et celui-ci — un troisième — celui-ci a un frère jumeau, je veux dire un petit Sébastien tout pareil, si ressemblant que l'œil le mieux exercé s'y tromperait. Je les ai fait sculpter tous les deux ; les deux ont reçu une seule bénédiction ; et quand mon grand garçon nous a quittés pour faire ses études universitaires à Madras, nous avons tiré au sort et il a emporté un des deux Sébastiens. Tous les soirs, père, mère, frères et sœurs, nous recommandons à ce petit protecteur le grand garçon, qui étudie là-bas tout seul, exposé à tous les dangers de la solitude et de l'exil ; et lui, chaque soir, fait de même. Les

Sébastiens jumeaux assurent l'unité de la famille malgré l'éloignement et la communauté des cœurs malgré l'absence. C'est pour cela qu'une seule bénédiction leur a été donnée ». Ils y passèrent tous. L'histoire de la famille, de ses deuils et de ses joies, de ses défunts et de ses vivants, s'insérait dans une trame divine, tout spontanément, comme la grâce pénètre nos moindres gestes. Là où, au nom de je ne sais quelle convention abstraite et impérieuse, notre « bon goût » eût volontiers saccagé, pour le simplifier, cet autel domestique et ces statues en enfilade ; là où le calviniste féroce et brutal avait flairé de l'idolâtrie et menacé de mort les catholiques « païens », l'Eglise maternelle bénissait tout, approuvait tout, et sauvait, contre nos vandalismes, des trésors inconnus de tendresse et de piété. Le Saint-Esprit ne semble pas fort disposé à se plier aux exigences académiques de nos esthètes ; et il est difficile de ne pas lui donner raison.

On peut s'étonner de la largeur d'esprit catholique, jusque dans les petits détails de la piété. Les premiers chrétiens ont adopté la nomenclature, bien païenne cependant, des mois et des jours, et toute l'onomastique qu'ils ont trouvée en place. Parmi les évêques et les martyrs nous trouvons des Asclépiade, des Origène, des Isidore, des Denys, des Hermogène, des Palladius, Saturnius, Apollinaire, Démétrius, Héraclius, Dioscore, Aphrodisias, Cyprien, Héliodore, Libérius, Athénodore, Olympius... etc... Les six premiers mois de l'année sont consacrés à des divinités ; les deux suivants, juillet et août, à des Césars païens ; les jours de la semaine, sauf au Portugal, sont, dans la proportion de cinq sur sept, dédiés à des dieux païens, et le premier vendredi, que nous consacrons au Sacré-Cœur, est le jour de Vénus ! On a tout pris et on a tout baptisé.

Des pédagogues ou des canonistes impérieux rêvent d'uniformiser l'habit des religieuses ; toutes seraient désormais à l'ordonnance. Un vêtement pour les infirmières ; un autre pour les enseignantes ; un troisième pour les contemplatives ; comme à la caserne : infanterie, cavalerie, artillerie et aviation. L'Eglise n'a jamais connu ces « *gleichschaltungen* ». Elle a toléré et approuvé la diversité prodigieuse des costumes féminins... et masculins. Il y a des sœurs blanches et des sœurs noires, des sœurs grises et des sœurs bleues, et des guimpes d'une déconcertante variété, et des scapulaires, et des insignes, et des tuyautages, et des bandeaux... La bonne Mère catholique sait bien que ces détails de toilette, que notre intransigeance systématique trouve ridicules, ont une énorme importance chez les femmes... et aussi chez les hauts dignitaires ecclésiastiques ; et qu'une boutonnière violette ou la forme d'une chaussure sont pour les enfants des hommes des choses aussi importantes que les petits rubans des ordres nationaux. Elle a approuvé les carmes déchaux et les carmes chaussés ; les capucins barbus et les Frères-Mineurs rasés, les Trinitaires qui montaient des ânes (les *Eselsbrüder*) et ceux qui allaient à che-

val : comme elle a, malgré Tertullien, laissé libre l'exercice de toutes les professions honnêtes.

Dans l'Église on peut prier de bien des manières : avec son esprit, si on en a ; avec ses lèvres, quand l'esprit bat la campagne ; avec ses yeux, en regardant des statues, des images ou des vitraux ; avec ses pieds en faisant un pèlerinage. On peut prier en dormant. C'est le sens des veilleuses allumées devant un autel, des offrandes de fleurs, des médailles que l'on porte sur soi. On peut prier dans une langue que l'on ne connaît pas ; et beaucoup de dévots s'en délectent. Ils préfèrent chanter un *Te Deum* en latin, ou entendre, comme s'en allant vers le monde mystérieux des morts, un *Requiem*, un *Libera*, ou un *Miserere*. Je ne suis pas très sûr que les partisans de la liturgie en langue vulgaire aient compris cette psychologie. Les mots bien clairs servent peut-être à penser ; mais ce sont les mots obscurs, qui suggèrent, qui invitent et qui émeuvent. En tout cas, malgré nos jacobinismes, l'Église a laissé des milliers de nonnes chanter leurs prières en latin ; tout comme elle a laissé les chrétiens annamites, qui répugnent à toucher quoi que ce soit par un baiser, « flairer » l'anneau épiscopal au doigt de leur pasteur.

Oui, tout cela est peut-être assez drôle ; mais l'esprit de Dieu aime la foule, la plèbe, cette plèbe déconcertante dont nous sommes tous.

J'ai vu à Muritiba, petit village près de Cachoeira, au nord-ouest de Bahia, dans le Brésil, par un beau dimanche de février, la procession du Lavagem do Senhor de Bomfim. Elle est une réduction champêtre de la fameuse procession du même genre qui s'organise chaque année à Bahia, et dont, il y a bien longtemps, les noirs ont pris l'initiative. Des gens distingués m'en avaient parlé comme de bizarreries africaines et auraient désiré que l'autorité ecclésiastique y mit fin d'office. Régler, régimenter, uniformiser, prescrire ou proscrire ; c'est toujours sous ces formes que se manifeste la pauvre originalité des esprits étroits. Pour ma part, je n'ai que rarement vu associer, comme dans cette procession de Muritiba, la foi profonde du peuple et sa vie réelle. Je n'ai rien vu de plus touchant, de plus spontané, de plus vraiment humain que ces groupes de petits enfants surgissant de partout et portant à l'église des jarres d'eau proportionnées à leur taille ; que ces muletiers, au chapeau orné de guirlandes de papier, qui ont placé des cocardes jusqu'à la queue de leur brave monture et qui, après une semaine de pénible labeur champêtre dans les plantations de tabac, viennent, pleins de joie, apporter sur le dos de leur bête les tonneaux pleins d'eau, qui participeront au grand lavage. Car c'est bien de laver l'église qu'il s'agit. Personne n'y est forcé ; tout est joyeux parce que tout est volontaire. En essayant de prévenir des excès fâcheux d'enthousiasme, l'esprit catholique permet aux fidèles de joindre la fête à la

prière et le jeu lui-même à l'adoration. Pendant une heure on nettoie, on frotte, on patauge dans les flaques ; les derniers arrivés — car on vient de loin — ne font aucune distinction entre les hommes et les dalles et déversent le contenu de leurs jarres et de leurs pots sur les épaules des premiers venus. Tout le monde crie : *Viva o Senhor de Bomfim*! sans interruption ; et quand le « lavagem » est terminé, le soleil équatorial aura séché en quelques minutes les habits trempés et la musique jouera des pas redoublés. Tant pis pour ceux qui ne comprennent pas la splendeur de ces hommages très simples, et la noblesse de toute cette eau répandue avec tant de ferveur sur les pierres d'un sanctuaire de village, *magnis populorum vocibus* au milieu des clameurs de piété de tout un peuple. Auraient-ils compris davantage à l'entrée triomphale du Seigneur à Jérusalem? et qu'auraient-ils dit de l'enthousiasme loquace déchaîné parmi les disciples au matin de la Pentecôte?

On se tromperait fort en croyant que cette largeur d'esprit catholique n'est que le résultat d'une espèce de nonchalance ; une sorte d'attitude assez molle amie du laisser-faire. S'il en était ainsi, elle manquerait de principe, et manquant de principe, elle ne pourrait se fixer à elle-même des limites. Elle serait comme une barque sans rames ni gouvernail, déportée par les dérives qu'elle ne contrôle pas. Non, l'esprit catholique a un principe très net, qui lui fournit aussitôt une règle de conduite très ferme. Croyant que tout le réel, esprit et matière, est l'œuvre du Dieu créateur, l'esprit catholique respecte donc tout le réel. Il n'exclut qu'un seul élément, celui dont Dieu n'est pas l'auteur ; le péché, qui est toujours une destruction. Jusqu'à cette frontière, il est disposé à tout admettre avec joie. Or le réel, tel que Dieu l'a fait, est prodigieusement divers. Il a tous les âges et toutes les formes. Il est bourré de traditions et il reste toujours imprévu. Il est tellement riche que — nous avons essayé de le montrer ailleurs — pour arriver à le comprendre nous le simplifions sans merci. Nous le traitons comme l'ébéniste traite un arbre. Il le coupe, l'ébranche, l'écorce, le scie, le débite en planches puis en planchettes, et il nous présente une petite boîte très maniable. Mais ce n'est pas sur la planche qu'il faut juger l'arbre et c'est le gros acajou original qui est le principe de toute cette ébénisterie par réduction.

Nous avons nos petits systèmes, et nos goûts, et nos préventions, et nos préférences et nos exclusives. Si on nous avait laissé faire, depuis longtemps le monde aurait perdu tous ses charmes. Nous l'aurions asphalté. Nous aurions décroché les étoiles pour en faire de la publicité lumineuse. Le firmament, toutes les nuits, nous recommanderait des lotions capillaires ou des pilules contre la toux. Nous aurions fait le monde à notre image. Est-ce qu'on est impoli quand on pense qu'il n'en serait pas devenu plus intéressant? Oui, un monde uniforme, correct et morose, comme celui de ces stoïciens, excellents cuistres qui n'ont jamais ri.

Si la largeur d'esprit, aux dimensions de l'Esprit de Dieu, est l'essence de l'orthodoxie catholique, il faudra bien que l'étroitesse d'esprit soit le chemin de l'hérésie. Et l'histoire confirme cette déduction. On s'est bien moqué jadis, dans les milieux voltairiens, de cette définition de Bossuet, affirmant que l'hérétique était l'homme « qui avait une opinion ». Bossuet n'avait jamais dit cette sottise mais αἵρεσις est toujours une attache particulière. Elle implique une restriction ; elle devient une faction. Elle s'oppose à l'universalité du « catholique ». Elle est naturellement étroite. Elle est ennemie de la liberté. Quand elle commence à l'admettre, elle se supprime elle-même et disparaît dans l'indifférence.

Comme catholique je dois louer les processions, même si très légitimement je m'abstiens d'y participer : les protestants les ont interdites, parce qu'elles leur déplaisaient. Vous allez en pèlerinage? Il n'y aura plus de pèlerinages. Nous brûlerons les sanctuaires, et si cela ne suffit pas nous brûlerons même les pèlerins. Nous vous interdisons le culte des reliques, l'invocation des saints, la prière pour les morts ; et par-dessus le marché toutes les œuvres de « surcroît ». Vous avez fait des vœux? Il n'y a plus de vœu. C'est prohibé. Vous n'avez qu'à vous marier « comme tout le monde ». Nous interdisons votre *spurcus coelibatus* (11). Supprimez tous les couvents : *deserantur, diruantur monasteria.* Vous priez en latin? Nous vous défendons de prier en latin. Vous n'emploierez plus que la langue de la rue, « comme tout le monde ». Livrez vos encensoirs, vos cierges, vos veilleuses : nous jetons tout cela aux décombres et nous vous punirons, par la prison et l'amende, si vous essayez de vous en servir. Vous ferez vos dévotions à notre manière. Votre messe est *maxima et horrenda abominatio.* Nous la supprimons. Nous abattrons jusqu'aux croix de vos cimetières ; nous réduirons en poussière vos statues de la Sainte Vierge. Il est absurde et sacrilège de faire bénir des cierges, ou des semailles, ou du pain, ou des maisons. Le Rituel Romain ira au feu. Vous portez un habit spécial? Vous marchez pieds nus ; vous vous vêtez d'une soutane ; vous avez une tonsure... Tout cela est interdit : vous serez vêtus et chaussés « comme tout le monde » et la seule tonsure autorisée est celle de la calvitie.

Vous jeûnez, vous faites maigre le vendredi, vous observez le Carême. C'est interdit. Vous mangerez « comme tout le monde » et les seuls jeûnes tolérés sont ceux que le médecin prescrira.

Fort bien ; mais si cela s'appelle la liberté, je demande qu'on me définisse la tyrannie. Il y a évidemment un peu de confusion dans l'usage des termes. Mais partout nous retrouvons le souci de tout

(11) Articles de Schmalkalde, rédigés par Luther, approuvés par Mélanchthon. Part. III, art. XI. Cfr Müller-Kolde, *Die symbolischen Bücher,* 11e édit., p. 324.

ramener violemment à une convenance personnelle. L'eau bénite, et les onctions saintes, et les palmes, et le pain de saint Hubert, et les médailles, et le chapelet, et la prière nocturne, et les images pieuses... est-ce au nom de la largeur d'esprit ou au nom d'une étroitesse fanatique qu'on les a arrachés à l'humble dévotion des chrétiens?

Nous n'admettrons pas le « consubstantiel », disaient les ariens, pendant et après Nicée, parce qu'il n'est pas dans l'Ecriture — ce qui était rigoureusement exact — et parce que l'Eglise s'en est passée pendant trois siècles. Pas de nouveauté! Nous n'admettrons pas la transsubstantiation! C'est un mot barbare, inconnu de l'Evangile, et dont on s'est passé pendant dix siècles. Nous n'admettrons pas l'infaillibilité du pape: c'est encore une nouveauté. Les Sociniens et les Unitariens ont même assuré que puisqu'ils n'avaient besoin que d'une personne en Dieu, tout le monde chrétien devait faire comme eux.

Et même à l'intérieur de l'Eglise, est-ce que la plupart des querelles qui nous ont anémiés, ne proviennent pas de la même étroitesse? Ramener les dimensions de la maison de Dieu aux proportions d'une seule chambrette ; et à l'Esprit divin substituer l'esprit de clocher. Puisque ce que nous faisons est bien, nous dirons que c'est mieux et nous conclurons que le reste n'a plus qu'un droit précaire à l'existence. Le clergé régulier entrera en conflit avec le clergé diocésain. Quel est le plus parfait des deux? Des flots d'encre inutile, et parfois des flots de bile malsaine, ont coulé au sujet de cette question, que l'esprit catholique ignore *utrumque laudando*. Et les rivalités bien stériles entre les ordres religieux ne sont-elles pas également en opposition avec l'esprit large de l'orthodoxie? Est-ce qu'il y a eu plus de piété dans la caverne de Subiaco, dans la solitude de l'Alverne, dans la grotte de Manrèse? Est-ce que la vie contemplative est supérieure à la vie mixte? Est-ce que les ordres de chanoines réguliers sont plus parfaits que les ordres de clercs réguliers, ou les ordres monastiques? Ils sont tous au service de l'Eglise ; tous bénis par elle ; tous instruments d'un seul concert, et couleurs d'un même arc-en-ciel. Le reste ne compte pas.

Largeur de l'esprit catholique, accordé à tout le réel, créé par Dieu et gouverné par sa Providence: la doctrine serait incomplète si nous ne montrions pas que, parce qu'il aime le réel, l'esprit catholique saura le défendre avec une intransigeance absolue ; si nous ne traitions pas la grosse réalité de l'intolérance catholique. C'est en général de ce côté-là que nous nous sentons heurtés ; c'est le choc de cette intolérance avec nos désirs et nos desseins qui provoque les crises de révolte, ouverte ou cachée, et qui refroidit notre fidélité. Il faudra l'examiner loyalement dans un prochain article.

Pierre CHARLES, S. I.